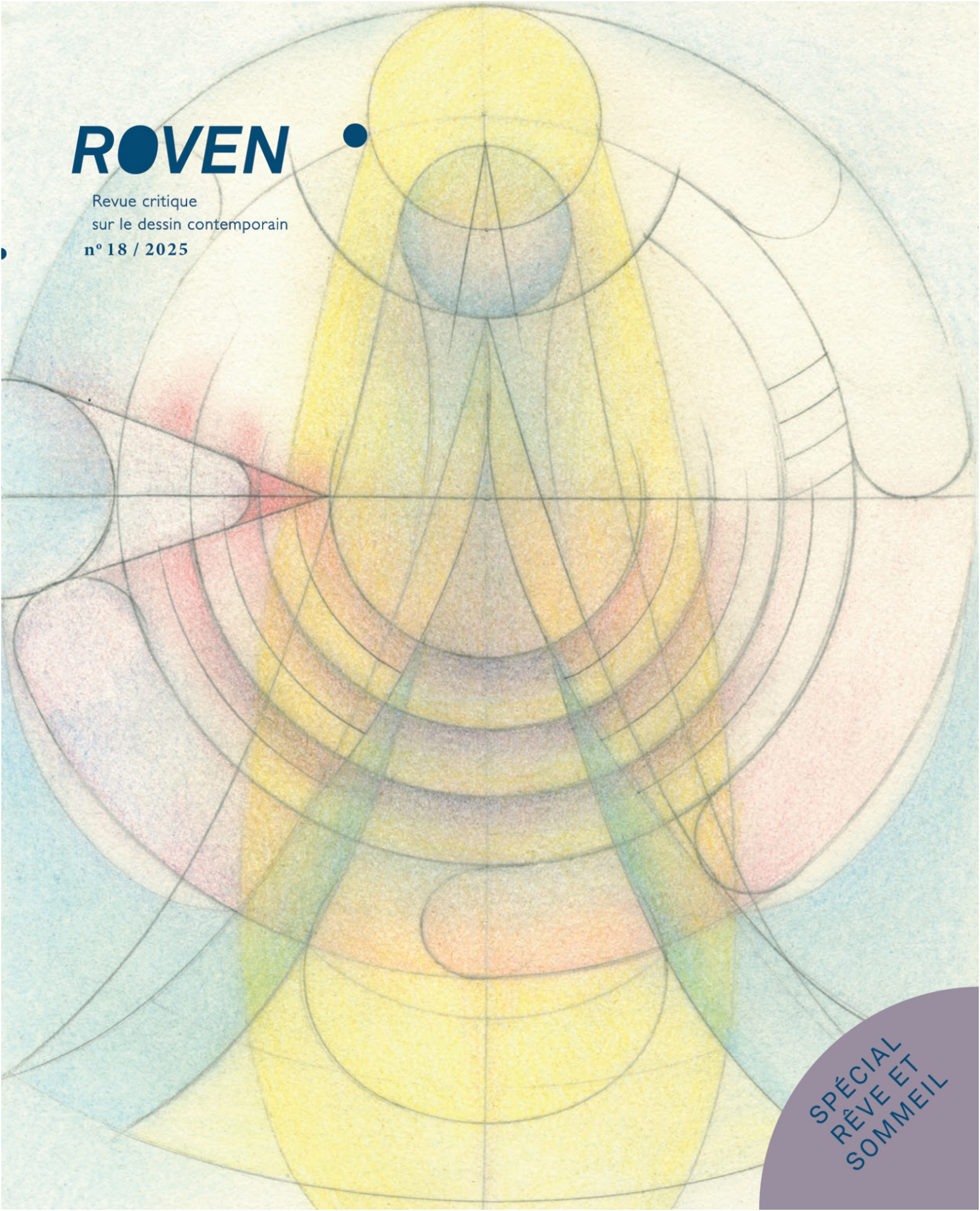
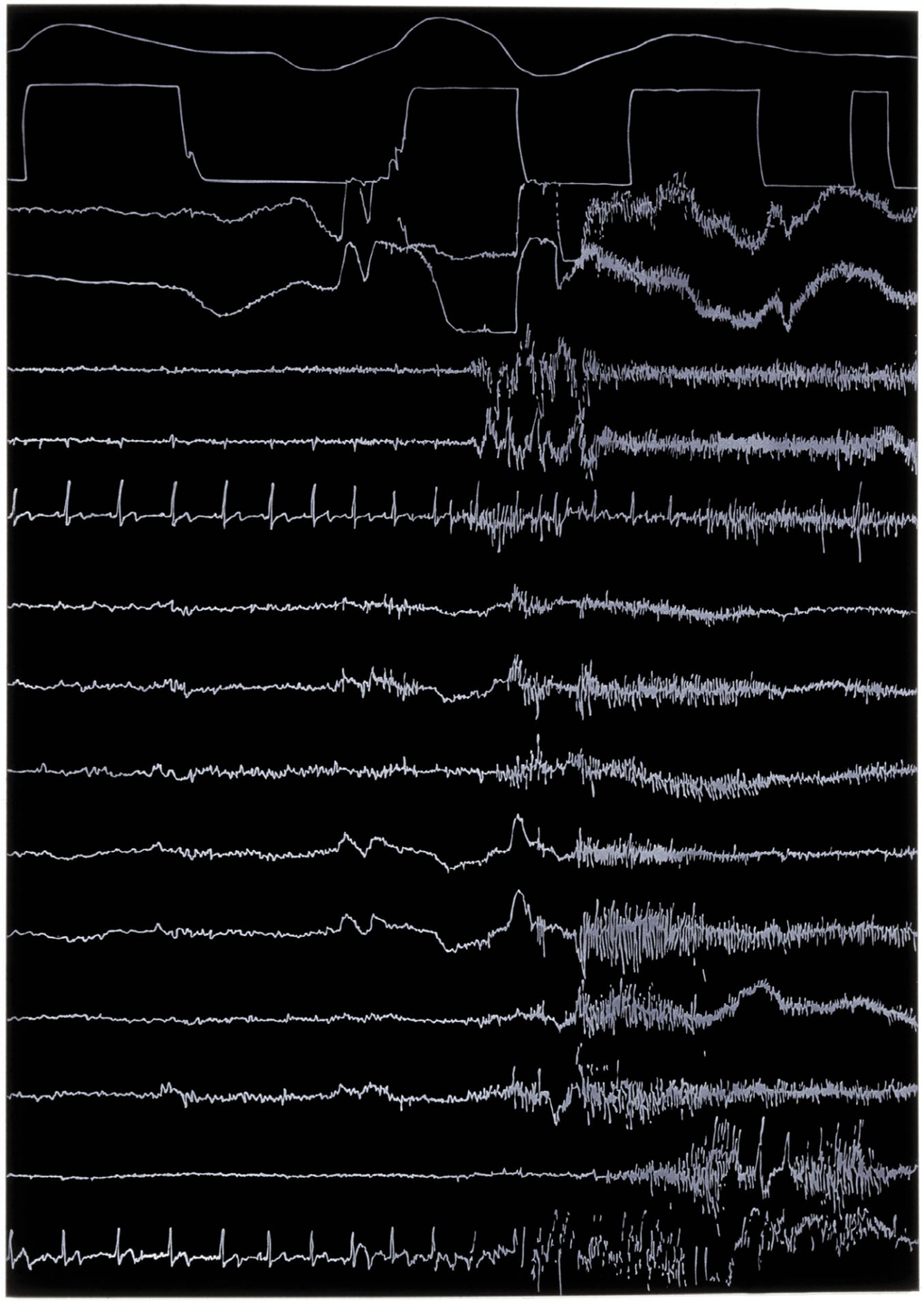
ROVEN

Revue critique
sur le dessin contemporain

n° 18 / 2025



SPÉCIAL
RÊVE ET
SOMMEIL



PISTES

SUR LE PLAN DU RÊVE : NOTER, INSCRIRE, RELEVER

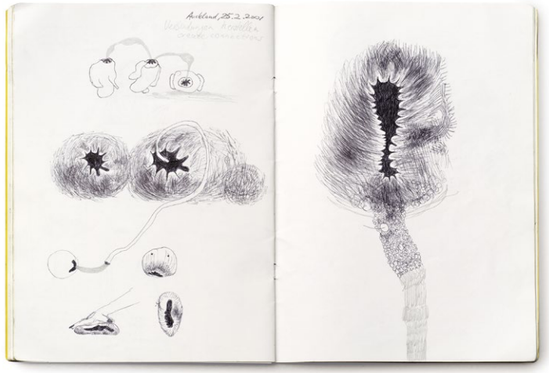
PAR | Guitemie Maldonado

«I had a dream…» – «J'ai fait un rêve…» : ainsi commence-t-on souvent, au matin, à raconter ses visions de la nuit, et telle est la forme parlée que prennent ces «restes diurnes» qui exposent et prolongent, dans la vie éveillée, la «séquence visuelle[1]» qu'a été le rêve. Passant de l'anglais au français, entre avoir et faire, cet incipit traduit aussi l'état paradoxal que poursuivent de tels récits, entre l'immobilité des membres et l'activité psychique, entre ce qui serait reçu passivement (des dieux, suivant les croyances antiques, ou de l'au-delà) et ce qui serait produit selon des mécanismes intérieurs au sujet et révélateurs (l'inconscient auquel l'interprétation des rêves ouvre, pour la psychanalyse, une «voie royale»). Entre, encore, ce à quoi l'on est induit et ce que l'on conduit, entre le monde qui s'offre et celui que l'on crée. Il existe d'ailleurs des instruments dont les tracés transcrivent visuellement les données physiologiques relatives à cet état : les bandes d'électroencéphalogramme déroulées par Robert Morris dans *Self-Portrait (EEG)* (1963) ; les «polygraphies de sommeil» gravées sur marmorite noire par Pascal Convert en 1991 pour esquisser, lui aussi, son *Autoportrait* ; les enregistrements de différents biosignaux traduits en sculpture par Justine Emard dans *Dreamprints* (Empreintes de rêves, 2021). Mais si ces relevés représentent l'accès le plus direct aux impulsions et ondes que comporte ce type de phénomènes, ceux-ci y perdent à l'évidence cette «langue iconique[2]», laquelle pourtant en fonde l'expérience, en alimente le souvenir et en déploie la puissance imageante. Or, ce sont précisément ces images, évidentes autant qu'énigmatiques, que nombre d'auteur·ices s'efforcent de ressaisir et de communiquer, en limitant l'interprétation au passage par le graphisme au sens large et en développant des méthodes de notation, d'inscription, qui, sans être automatiques, n'en recherchent pas moins la prise la plus immédiate possible. Un projet auquel le dessin, pris en tant que «sismographie», est des plus adaptés, avec la ligne qui «naît d'une secousse» et se fait «conducteur», qui se déploie grâce à des «techniques d'inattention à soi» autant qu'à «une extrême réceptivité aux moindres impulsions enregistrées par le poignet ou les doigts[3]».

Des traces, tracer

De la méthode, il en faut, un système d'encodage et peut-être même des «ruses[4]», pour parvenir à enregistrer et traduire en mots cette «pensée d'essence visuelle[5]» qui se déploie dans les rêves pour les mettre au travail et en extraire des textes ou des images à même d'en restituer l'expérience. Ainsi pour consigner

1. Jean-Bertrand Pontalis, *Entre le rêve et la douleur*, Paris, Gallimard, 1977, p. 39.
2. Édouard Levé, qui a produit huit *Rêves reconstitués*, résumait dans cette formule ce qu'il appréciait dans le rêve : «Les images qu'il génère sont des rébus, mais dont le sens ne serait jamais trouvé. Je ne veux pas qu'on résolve l'énigme. La solution existe bien, mais elle n'est pas donnée avec certitude.» Dans Yannick Vigouroux, «La langue iconique des rêves d'Édouard Levé. Entretien avec É. Levé en 2001» ; en ligne : lacritique.org/la-langue-iconique-des-reves-dedouard-leve
3. Philippe-Alain Michaud, «Sismographie», dans Philippe-Alain Michaud, Dominique Cordellier et Jean-Pierre Criqui, *Comme le rêve le dessin*, Paris, Éditions du Centre Pompidou, 2005, p. 48.
4. Pour citer le titre du texte, «Le lieu d'une ruse», dans lequel Georges Perec évoque l'analyse qu'il a suivie avec Jean-Bertrand Pontalis et au cours de laquelle il s'est mis à produire des «rêves trop beaux pour être rêvés», mais «rêvés pour être textes» (essai paru en 1977 et repris dans *Penser/Classer*, Paris, Hachette, 1985, p. 68 et 70), qui lui ont valu d'être inscrit par son analyste au registre des «faiseurs de rêve» (Jean-Bertrand Pontalis, *Entre le rêve et la douleur*, *op. cit.*, p. 39 sq.).
5. Roger Bastide, «Postface» à Georges Perec, *La Boutique obscure. 124 rêves*, Paris, Gallimard, 2015, n.p.



• **Pascal Convert. *Autoportrait.*** 1992. Polygraphie de sommeil, p. 1098 (réveil). Marmorite noire. 156 × 110 × 1,5 cm
Courtesy de l'artiste et RX-Rodrigue & Dereumaux, Paris/© Adagp, Paris, 2025

Simone Haack. *Excerpt Dream Diary.* 2001. Stylo et crayon sur papier. 29,5 × 42 cm (ouvert). Photo Gunter Lepkowski/Courtesy de l'artiste et galerie BASTIAN, Berlin, Paris VG Bildkunst 2025 •